# ÉTUDES ET MÉMOIRES

## I

## LE LANGAGE EST-IL LE PROPRE DE L'HOMME ? POINTS DE VUE ANCIENS ET CONTEMPORAINS

par Frédérique Biville

Professeur émérité de l'université Lyon II

Sommaire. – *La pensée antique est largement dominée par une* ***conception 'spéciste'*** *du monde et par le dogme de la* ***supériorité ontologique*** *de l'homme sur l'animal, donné comme privé de raison et de langage (*muta animalia*). Au* ***langage*** *'articulé' de l'homme (***uox articulata***) s'oppose la voix 'confuse', non signifiante, des animaux (***uox confusa***). La radicalité de cette dichotomie doit être nuancée. Le langage des* ***émotions*** *(et en particulier la catégorie des* ***interjections****) montre qu'il existe une part de* uox confusa *à l'intérieur du langage humain, et l'incompréhension inter-linguistique provoquée par la diversité des langues parlées rend les hommes* muti*, sourds et muets, tout aussi incapables de s'exprimer que les animaux. L'homme intègre dans son langage les cris des animaux, sous la forme d'****onomatopées*** *ou de* ***dérivés délocutifs****, et certains animaux, en particulier les oiseaux 'parleurs',* ***imitent*** *le langage des hommes, tandis que d'autres le* ***comprennent****. Bien avant les expérimentations menées à l'époque moderne par les éthologues et les zoosémioticiens, certains philosophes d'époque romaine tels que* ***Lucrèce****,* ***Plutarque****,* ***Sextus Empiricus*** *et* ***Porphyre****, avaient déjà entrouvert la porte sur les étonnantes capacités cognitives et émotionnelles des animaux, et sur leur aptitude à communiquer dans diverses formes de 'langages' qui échappent en grande partie à l'homme.*

Summary. – *Ancient thought is broadly governed by a* ***'speciesist' conception*** *of the world and by the dogma of the* ***ontological superiority*** *of man over animal, regarded as a creature deprived of reason and speech (muta animalia). In contrast with man's articulated* ***language*** *(****uox articulata****), the sounds of animals' voices are meaningless and confusing (****uox confusa****). The radicality of this dichotomy must be nuanced. The language of* ***emotions*** *(and especially the category of* ***interjections****) shows that it exists a part of* uox confusa *within the human language, and the interlinguistic misunderstanding, caused by the diversity of spoken languages, make men* muti*, deaf and dumb, just as unable to speak as the animals. Man integrates into his language the animal's voices, in the form of* ***onomatopoeic or delocutive words****, and some animals, particularly the 'talking' birds,* ***imitate*** *the human language, while others* ***understand*** *it. A long way before the experiments conducted in modern times by the ethologists and the zoosemioticians, some philosophers of the Roman period such as* ***Lucretius****,* ***Plutarchus****,* ***Sextus Empiricus*** *and* ***Porphyrus****, had already opened the door to the surprising cognitive and emotional capacities of animals, and their ability to communicate in different forms of 'languages' which, in most cases, defy human reason.*

REL_94.indb 1 24/10/2017 11:22:25

Le langage est-il le propre de l'homme ? Le propos est ambitieux, et il n'est certes pas nouveau. Il plonge ses racines dans l'Antiquité grecque et n'a cessé depuis de donner matière à polémiques. Il connaît ces dernières années un fort regain d'intérêt dans le débat qui oppose les 'spécistes' aux 'antispécistes', et qui remet en question les frontières entre l'humanité et l'animalité [1]. Ce débat contemporain se focalise essentiellement sur des questions éthiques de justice et de végétarisme (et véganisme) relatives aux droits des animaux et à la souffrances animale [2], mais il s'inscrit aussi dans un cadre idéologique et anthropologique plus vaste. La notion de 'personne' ne cesse de s'étendre, d'abord aux animaux (*L'animal est une personne*, pour reprendre le titre d'un ouvrage largement médiatisé) [3], mais aussi aux objets, et tout particulièrement aux robots humanoïdes, comme en témoigne l'exposition '*Persona*' qui s'est tenue au Musée du Quai Branly [4]. Par ailleurs, l'élargissement constant des connaissances et des données observables, et le développement de nouvelles technologies d'expérimentation toujours plus performantes, ont donné naissance à de nouvelles disciplines scientifiques telles que l'éthologie, étude du comportement animal, qui a révélé les étonnantes capacités cognitives et émotionnelles de certains animaux [5], ou, encore plus spécialisées, la bioacoustique, la biosémiotique et la zoosémiotique, qui ouvrent à l'homme des mondes sonores et comportementaux jusque-là insoupçonnés.

Dans ce contexte en pleine mutation, qui bouleverse les représentations traditionnelles du monde et de l'humanité en redistribuant les frontières ontologiques, il peut être intéressant de s'interroger, même brièvement, sur les réponses qu'ont pu apporter les Grecs et les Romains à cette question. Il ne s'agit pas tant d'apporter une contribution aux débats contemporains, en évoquant ses antécédents antiques – les débats actuels n'en ont que faire –, mais de réévaluer les témoignages antiques à la lumière des avancées contemporaines. Il s'agit aussi d'élargir l'angle d'approche, de ne pas se contenter, comme on le fait généralement, de toujours 'tourner' autour des mêmes textes grecs fondamentaux, aristotéliciens et stoïciens, mais d'adopter un point de vue plus global, à la fois grec et romain. Il importe aussi de ne pas se fonder sur les seuls traités philosophiques et naturalistes, mais de prendre également en compte l'ensemble des témoignages littéraires, ainsi que les données linguistiques, grammaticales et lexicales. Par-delà leur statut fictionnel, les œuvres poétiques, théâtrales et romanesques se révèlent

1. Le concept de 'spécisme' (de l'anglais *speciesism*) a été créé par Richard D. Ryder en 1970. Il a été diffusé par Peter Singer dans *Animal Liberation* en 1975 (*La Libération animale*, Paris, Payot). Aymeric Caron, *Antispéciste : réconcilier l'humain, l'animal, la nature*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2016.

2. Association de défense animale L 214. Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour les animaux. Vers une bienveillance pour tous*, Paris, Allary Éditions, 2014. Franz-Olivier Giesbert, *Manifeste pour les animaux*, Paris, Éditions Autrement, 2014.

3. Franz-Olivier Giesbert, *L'Animal est une personne. Pour nos sœurs et frères les bêtes*, Paris, Fayard, 2014.

4. *Persona, étrangement humain*, Paris, Musée du Quai Branly, 26 janvier – 13 novembre 2016.

5. Frans De Waal, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?* (*Are we smart enough to know how smart animals are ?*), traduit de l'anglais par Lise et Paul Chemla, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2016 ; Karine-Lou Matignon (dir.), *Révolutions animales. Comment les animaux sont devenus intelligents*, Paris, Arte Éditions / Les liens qui libèrent, 2016.

REL_94.indb 2 24/10/2017 11:22:25

souvent riches en évocations réalistes précises et en terminologie technique. Moins contraintes dans leurs modes de représentation, elles nous en apprennent bien plus sur l'observation du réel, et sur l'imaginaire collectif et ses questionnements, que les œuvres plus théoriques ou plus globales, qui souvent se transmettent un savoir en grande partie stéréotypé et qui va en s'appauvrissant. Pour l'évocation des sources et des exemples littéraires, nous nous situerons essentiellement dans le cadre de la latinité et du monde romain, ou plus exactement gréco-romain, passeur d'un savoir grec, et qui s'exprime dans les deux langues*, utraque lingua*.

## 1. Le dogme de la supériorité ontologique de l'homme

L'idéologie antique, païenne puis chrétienne, est dominée par le dogme de la supériorité ontologique de l'homme sur l'ensemble du vivant, dans une tradition largement héritée d'Aristote et des stoïciens grecs. En dépit de prises de position parfois contradictoires et de voix discordantes, mais minoritaires, qui se sont fait entendre dès les débuts de la philosophie antique [6], il faudra attendre l'époque moderne pour que soit remise en question cette spécificité de l'homme, à la fois 'autre' et supérieur, et qu'avec Darwin et la théorie de l'évolution [7], commencent à vaciller les barrières qui cloisonnent les espèces : l'homme n'est guère différent de l'animal, il procède de la même origine ; les humains et les animaux n'ont entre eux qu'une différence de degré, non de nature.

### 1.1. *Homo est animal rationale mortale*

La représentation du monde antique est gouvernée par une taxinomie qui répartit les constituants en genres (γένος / *genus*) et en espèces (εἴδη / *species*), en un ensemble cloisonné et hiérarchisé — matière, végétaux, animaux [8] —, au sommet duquel règne l'homme, juste au-dessous des dieux, et en fonction de qui le reste de la Création a été pensé. L'homme, 'roi de l'univers', prend place dans un système du vivant (*secundum uniuersam naturam*) où il a obtenu la meilleure part, *felicioris meliorisque naturae est* :

> Sén., *Epist.* 124, 13-14 : *Bonum quidem cadere in mutum animal nullo modo potest : felicioris meliorisque naturae est. Nisi ubi rationi locus est, bonum non est. Quattuor haec naturae sunt, arboris, animalis, hominis, dei : haec duo qua rationalia sunt, eandem naturam habent ; illa diuersa sunt quod alterum immortale, alterum mortale est.*

6. Stephen T. Newmyer, « Being the One and Becoming the Other. Animals in Ancient Philosophical Schools », dans Gordon Lindsay Campbell (ed.), *The Oxford Handbook of Animals in Classical Thought and Life*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 507-534.

7. Charles Darwin, *On the origin of species by means of natural selection or the preservation of favoured races in the struggle for life*, Londres, 1859 (= *L'origine des espèces*). *Darwin l'original*, exposition, Paris, Cité des sciences et de l'industrie, 15 décembre 2015 – 31 juillet 2016.

8. Sur les animaux dans l'Antiquité voir, entre autres : Jocelyn M. Toynbee, *Animals in Roman Life and Art*, London, J. Hopkins, 1996 (1973[1]). Barbara Cassin, Jean-Louis Labarrière et Gilbert Romeyer Dherbey (ed.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997. Kenneth F. Kitchell, *Animals in the Ancient World from A to Z*, Londres-New York, Routledge, 2014. G. L. Campbell (ed.), *The Oxford Handbook of Animals*, *op. cit.* [n. 6].

> « Le sentiment du bien ne peut en aucune manière être accordé à l'animal, privé de la parole. Il est propre à une créature mieux dotée, et meilleure. Là où la raison n'a pas sa place, le bien n'existe pas. Il y a quatre sortes de natures : celle de l'arbre, celle de l'animal, celle de l'homme, celle de Dieu ; ces deux derniers, en tant qu'êtres pourvus de la raison, ont même nature ; mais l'un est immortel, et l'autre mortel ».

Comme les différentes espèces d'animaux, terrestres, marins, aériens, l'homme appartient au genre des *animalia*, des êtres vivants. Ses propriétés spécifiques (*proprium*, *suum*) en font une espèce 'à part', différente des autres espèces animales, et permettent de le définir en recourant à un jeu conceptuel de critères de ressemblances et de différences, de paires oppositionnelles et de sous-catégorisations. L'homme est ainsi défini, dans la tradition scolastique antique, comme un « animal rationnel mortel », *homo est animal rationale mortale*. À ce noyau primitif peuvent venir s'adjoindre diverses autres propriétés ou 'accidents' (*accidentia*). Leur combinaison contribue à décrire et à définir ce qui fait la spécificité de l'être humain, sa 'substance' (*substantia*). On trouve ainsi chez Isidore de Séville la définition suivante : *Homo est animal rationale, mortale, risibile, boni malique capax* (Isid., *Et.* 2, 25, 8), « L'homme [= *species*] est un animal [= *genus*] rationnel, mortel [= *differentiae*], qui rit [= *proprium*] et qui possède la notion du bien et du mal ». La raison (*ratio* / λόγος) est ce qui distingue (*separare*) l'homme de l'animal et l'assimile aux dieux : il est *quasi mortalem deum*, « comme un dieu mortel » [9]. Que l'homme soit, par nature, pourvu de raison, est un fait ; mais cela n'implique pas nécessairement que les autres êtres animés, les animaux non humains, en soient dépourvus (*bruta animalia*, *irrationalia*). Tout le débat est là. Il oscille entre deux pôles, l'absence totale de raison chez les animaux, ou la présence de la raison, au même titre que chez l'homme, et il laisse place à des positions médianes, comme celle d'un état embryonnaire, imparfait, de raison (dans une perspective phylogénétique), ou de quelque chose qui ressemble à la raison, sans être vraiment la raison : *intellectum et cogitationem quandam* (Quint. 2, 16, 15), ce qui est moins dérangeant pour l'amour-propre humain. La question a bien sûr donné lieu à une ample bibliographie [10], en dernier lieu de Stephen Newmyer (2011 et 2014), qui réunit et analyse les principaux textes, en majorité grecs, sur la question, depuis les Présocratiques, et de Jean-François Lhermitte (2015), qui se focalise sur les auteurs de l'époque impériale [11]. Les Anciens ne disposaient pas des mêmes champs d'observation et des mêmes techniques d'expérimentation

9. Cic., *Fin.* 2, 40 : *hominem ad duas res, ut ait Aristoteles, ad intelligendum et agendum, esse natum quasi mortalem deum*.

10. Urs Dierauer, *Tier und Mensch im Denken der Antike. Studien zur Tierpsychologie, Anthropologie und Ethik*, Amsterdam, Grüner, 1977. Richard Sorabji, *Animal Minds and Human Morals: The Origins of the Western Debate*, Ithaca, Cornell University Press, 1993. Jean-Louis Labarrière, « Aristote et la question du langage animal », *Métis* 8,1-2, 1993, p. 247-260. J.-L. Labarrière, *La Condition animale. Études sur Aristote et les Stoïciens*, Leuven, Peeters, 2005, entre autres.

11. Stephen T. Newmyer, *Animals in Greek and Roman Thought: A Sourcebook*, Londres-New York, Routledge, 2011. S.T. Newmyer, « Being the One and Becoming the Other. Animals in Ancient Philosophical Schools », in G. L. Campbell (ed.), *The Oxford Handbook of Animals*, *op. cit.* [n. 6], p. 507-534. Jean-François Lhermitte, *L'Animal vertueux dans la philosophie antique à l'époque impériale*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

que les Modernes ; mais, en dépit du fondamentalisme de la doctrine dominante, ils ont tout de même été interpellés par le comportement de certains animaux et les manifestations d'une intelligence animale. Il faut attendre le IIe siècle de notre ère pour qu'avec Plutarque [12], Sextus Empiricus [13], puis Porphyre [14], soient nettement affirmées des opinions divergentes, aux résonances étonnamment contemporaines.

### 1.2. *Sermo est proprium hominis*

On aura remarqué que, dans la définition canonique de l'homme, la capacité à pouvoir s'exprimer par le langage n'est pas énoncée comme une propriété. Le langage est en fait inclus dans la raison, il est implicitement appelé par elle. L'homme possède une raison qui lui permet de penser le monde et de transmettre ce qu'il ressent, en lui donnant une forme extérieure matérielle, orale ou écrite. Le grec λόγος désigne à la fois la raison et le discours, et les Stoïciens distinguent deux types de raison, la raison interne (λόγος ἐνδιάθετος) et la raison externe (λόγος προφορικός). Les Romains ne connaissent pas l'ambivalence terminologique du grec, mais on peut voir dans l'endiadyn paronymique *ratio et oratio* qu'affectionne Cicéron [15], et dans l'étymologie d'*oratio* par *oris ratio*, fréquente chez les grammairiens [16], une façon de la rendre.

Si la capacité à pouvoir parler ne figure pas toujours explicitement dans la définition de l'homme, le langage (διάλεκτον / *sermo*) n'en est toutefois pas moins donné comme étant le propre de l'homme : ἴδιον τοῦτ' ἀνθρώπου ἐστίν (Aristote), *proprium hominis* (Quintilien) [17].

> Cic., *Inu.* I, 5 : *homines, cum multis rebus humiliores et infirmiores sint, hac re maxime bestiis praestare quod loqui possunt*, « les hommes, plus misérables et plus faibles sur bien des points que les animaux, leur sont surtout supérieurs en ce qu'ils ont la capacité de s'exprimer ».

> Cic., *De orat.* 32 : *Hoc…uno praestamus uel maxime feris quod colloquimur inter nos et quod exprimere dicendo sensa possumus*, « Le seul point sur lequel nous l'emportons vraiment sur les bêtes est que nous parlons entre nous et que nous pouvons exprimer par la parole ce que nous ressentons ».

> Prisc., *Ars* VIII, 10 = GL 2, 375, 18-19 (à propos des verbes passifs à la première et à la seconde personnes) : *de se et ad se loquuntur, quod est suum*

12. Plutarque, *Œuvres morales* : *De usu carnium* (« S'il est loisible de manger chair »), *Bruta animalia ratione uti* (« Que les bêtes brutes usent de raison »), *De sollertia animalium* (« Quels animaux sont les plus avisés, ceux de la terre, ou ceux de l'eau ?»). Plutarque, *Trois traités pour les animaux*, précédé de *La raison du plus fort*, préfacé par Elizabeth de Fontenay, traduit par Amyot, texte établi et adapté par Marie-Noëlle Baudoin-Matuszek, Paris, 1992. Stephen T. Newmyer, *Animals, Rights and Reason in Plutarch and Modern Ethics*, Londres-New York, Routledge, 2013 (2006[1]).

13. Sextus Empiricus, *Hypotyposes* I, 62-67 et 72-76.

14. Porphyre, *De abstinentia* III, 2-6.

15. Cic., *Off.* 1, 50 : *Eius autem uinculum est ratio et oratio*, « le lien de cette société, c'est la raison et la parole » ; *[ferae] sunt enim rationis et orationis expertes*, « les bêtes sont privées de la raison et de la parole ».

16. Cf. *ThlL* 9.2.876.65-69, s.u. *oratio*.

17. Aristote, *HA* IV, 9, 536b. Quint. 5, 9, 58 : *proprium est quod soli accidit, ut hominis sermo, risus,* « le 'propre' est ce qui appartient à une seule espèce, comme à l'homme, le langage articulé et le rire ».

*animantium quibus natura sermonem dedit,* « ils parlent d'eux et à eux, ce qui est le propre des êtres vivants à qui la nature a accordé le don de la parole ».

Cette spécificité n'est pas seulement conçue comme une différence, mais également comme une supériorité pour l'homme (*praestare)* et un manque (*carere*) pour l'animal. C'est un lieu commun, chez les rhéteurs romains, d'affirmer que ce n'est pas tant la raison (*ratio*) qui distingue l'homme de l'animal, que la capacité à s'exprimer par le langage (*dicendi facultas*, *loqui*), la maîtrise de la parole agissant aussi, par ailleurs, comme un facteur de discrimination entre les humains. Les animaux sont donc rejetés dans un double système d'exclusion : ils sont ἄ-λογα, à la fois privés de raison (*ir-rationalia*) et de langage (*muta animalia*).

La dissymétrie terminologique entre le grec et le latin est intéressante : là où le grec exprime la négation d'une faculté (ἄ-λογος), le latin recourt, positivement, à une formation mimétique de la réalité sonore : *mutus* ne signifie pas 'muet', 'qui n'émet aucun son', mais 'qui ne peut émettre que le son *mu*' (*mu facere*), l'articulation bilabiale la plus primaire qui soit, que l'on retrouve dans *mugire*, 'beugler' (« faire *meuh* ») ou dans *murmurare*, 'grogner', et qui ne saurait constituer un mot, un langage verbal. Les animaux peuvent avoir une voix (*uox*) et émettre des cris (*uoces*), mais ils n'ont pas le langage, la voix articulée, *uox* articulata (ἔναρθρος φωνή). Il existe à ce sujet des textes 'fondateurs' célèbres, d'Aristote et du stoïcien Diogène de Babylone [18].

### 1.3. *uox articulata / uox confusa*

Au langage humain, articulé, s'oppose donc la *uox confusa* (ἄναρθρος φωνή) des animaux. La plupart des traités grammaticaux latins (*Artes grammaticae*) s'ouvrent sur une définition de la voix qui, généralement, se résume à une formule laconique et stéréotypée : *omnis uox aut articulata est aut confusa ; articulata est quae litteris comprehendi potest ; confusa, quae scribi non potest*, « la voix est soit articulée, soit confuse ; la voix articulée est celle qui peut être signifiée par des lettres ; la voix confuse, celle qui ne peut pas s'écrire » [19]. Chez certains grammairiens, les définitions sont un peu plus élaborées. Diomède, par exemple, précise que la voix 'articulée' est propre aux hommes (*hominum*) : elle émane de la raison (*rationalis*) et s'analyse en mots (*loquellis explanata*) ; par opposition, la voix 'confuse' est propre aux animaux (*animalium*) : n'étant pas issue de la raison (*inrationalis*), elle n'est donc que son, pure production vocale (*simplici uocis sono*), et Diomède donne comme exemples le hennissement du cheval et le mugissement du taureau [20]. Priscien intègre quant à lui le critère du sens, de la voix signifiante (*sensus*, *significare*, *intellegi*), et il le croise avec les deux paramètres constants de l'articulation et de la transcription en lettres ; il arrive

18. Aristote, *De anima* 2, 8 ; *Histoire des Animaux* 1, 1 et 4, 9. Diogène de Babylone, dans Diogène Laërce, *Vies des philosophes* 7, 55-57.

19. Donat 630,1-4 Holtz.

20. Diomède, GL 1, 420, 8-23 : *articulata est rationalis hominum, loquellis explanata […] confusa est inrationalis uel inscriptilis, simplici uocis sono, ut est equi hinnitus, tauri mugitus*.

ainsi à un schéma plus sophistiqué à quatre types de voix [21]. Le dossier est complexe. L'ensemble des témoignages grecs et latins sur la question a fait l'objet, en 1986, d'une étude systématique de Wolfram Ax [22].

Dans ces définitions lacunaires, héritées de lointaines traditions, et réduites à quelques termes symboliques, il n'est jamais clairement dit ce que recouvre exactement la notion de *uox articulata*, qui fait furieusement penser, bien sûr, à la célèbre théorie de la double articulation du langage, énoncée en 1960 par André Martinet [23]. Le terme est riche de significations. Il recouvre d'abord des réalités physiques, articulatoires, la production des sons par les organes phonateurs, en particulier la langue : *uoces…mobilis articulat uerborum daedala lingua* (Lucr. 4, 549-551), « la langue, agile ouvrière, transforme en mots articulés les éléments de la voix », ainsi que la clarté de l'articulation (*uox explanata*), comme le recommandent les rhéteurs : *uerba quoque ipsa* / *plane exaudiri discernique articulatim* (Lucr. 4, 554-555), « les mots sont clairement perçus et articulés distinctement ». La *uox articulata*, c'est aussi la voix signifiante (*uox significans*), qui 'articule', c'est-à-dire qui associe (*coartata*, *copulata*) un sens, le produit de la pensée (*cum aliquo sensu mentis eius qui loquitur*) [24], à un support matériel, la voix, dans une convention symbolique : *pro uario sensu uaria res uoce notaret* (Lucr. 5, 1058), « dénommer la réalité en attribuant des noms différents à des ressentis différents ». Enfin, la *uox articulata*, c'est aussi la *uox literata* (ou *scriptilis*), celle qui peut être analysée et transcrite en symboles, les *literae*, les unités minimales signifiantes, à la fois signes graphiques et unités phonologiques, qui se combinent pour former des syllabes et des mots, en respectant les règles propres à chaque langue. Toute lettre exerce une fonction distinctive et entraîne un changement de sens, tant dans la nature de son articulation que dans son positionnement (*locus,* que Varron associe à *loqui*) à l'intérieur du mot [25]. Il ne s'agit pas de dire « Priape » (*Priapum*) au lieu de « Priam » (*Priamum*) [26], ou '*P* dico' (= *p(a)edico*) au lieu de '*T* dico' [27].

21. Priscien, GL 2, 5, 6-7 : *articulata est quae coartata, hoc est copulata cum aliquo sensu mentis eius qui loquitur, profertur*, « la voix articulée, c'est celle qui est émise en s'ajustant, c'est-à-dire en s'associant précisément à ce que ressent dans son esprit celui qui parle ». Cf. *infra*.

22. Wolfram Ax, *Laut, Stimme und Sprache. Studien zu drei Grundbegriffen der antiken Sprachtheorie*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986.

23. André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 1960.

24. Prisc., GL 2, 5, 6-7, cf. *supra*, note 21.

25. Varr., *LL* 6, 56 : 'Loqui*' ab '*loco*' dictum, quod qui primo dicitur iam fari et uocabula et reliqua uerba dicit, antequam suo quidque loco ea dicere potest*, « *loqui* [« parler »] tire son nom de *locus* [« lieu »], parce que celui dont on dit qu'il commence à parler articule les noms et les autres mots avant de pouvoir les dire chacun à sa place [*loco*] ». Voir l'édition de Pierre Flobert, Paris, CUF, 1985, p. 27 et note 1 au § 56, p. 135.

26. *Histoire Auguste*, Iulius Capitolinus, *Vie de Gordien* 19,4 : *Appellatus est 'sui temporis Priamus', quem uulgo iocantes, quod esset natura propensior, 'Priapum', non 'Priamum' saepe uocitarunt*, « on l'appelait 'le Priam de son temps', et c'était une plaisanterie populaire de l'appeler souvent 'Priape' au lieu de 'Priam', eu égard aux proportions de son membre viril ».

27. *Priapée* 7 : *Cum loquor, una mihi peccatur littera : nam 'T' [= te],| 'P' [= pe] dico semper, blaesaque lingua mihi est*, « Quand je parle, je bute sur une lettre : oui, je dis toujours *P* (*pe-dico*) pour *T*, ma langue fourche ». Voir l'édition de Louis Callebat, Paris, CUF, 2012, p. 4 et p. 85-87. Laure Chappuis Sandoz, « *P dico* : les lettres et la chose (Pr. 7.54.67) », dans Frédérique Biville, Emmanuel Plantade, Daniel Vallat (eds), *« Les vers du plus nul des poètes…». Nouvelles recherches sur les Priapées*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008, p. 121-135.

La *vox confusa* des animaux, quant à elle, n'est que pure réalisation sonore (*sonus*) et pur produit de la nature ; elle n'est pas, comme le langage, issue d'une convention sociale. Face à la spécificité de la *uox articulata* humaine, dans une perspective anthropocentrique et contrastive, elle ne peut donc qu'être définie négativement, comme *ir-rationalis*, *in-articulata*, *il-literata* (ou *in-scriptilis*) : non signifiante, non analysable, et non construite, comme le coassement de la grenouille (*coax*) ou le croassement du corbeau (*cra*) :

> Priscien, *Ars* I, 2 = GL 2,5,14-15 : *Aliae [sc. uoces] autem sunt quae, quamuis scribantur, tamen inarticulatae dicuntur, cum nihil significent, ut* 'coax'*,* 'cra'*,* « il y a des productions sonores qui peuvent s'écrire, mais que l'on qualifie toutefois d' 'inarticulées', parce qu'elles ne signifient rien, comme *coax* ou *cra* ».

### 1.4. Régressions mythiques : les métamorphoses animalières

C'est ce niveau de production vocale élémentaire (*inconditis uocibus, confusum sonantes*) qu'a connu l'humanité primitive, avant que n'émerge de la vie en société le langage, qui a introduit dans la voix des oppositions distinctives (*distinxit*) en faisant correspondre des mots aux choses (*uerba rebus impressit*) :

> Cic., *Rep.* 3, 3 : *…homines inconditis uocibus inchoatum quiddam et confusum sonantes, incidit has et distinxit in partis et, ut signa quaedam, sic uerba rebus impressit,* « les hommes ne faisaient d'abord entendre que quelque chose de confus et d'ébauché, constitué de sons informels. C'est leur intelligence qui leur a permis d'identifier et de classer ces sons, et d'en faire des signes pour donner des noms aux choses ».

Et c'est à ce type de régression que sont ramenés, dans la fiction antique des métamorphoses mythiques ou romanesques, les malheureux humains qui sont victimes de la haine de divinités. Leur transformation en corps d'animaux (*reformatio*) [28] ne les prive ni de leurs capacités intellectuelles ni de leur aptitude à formuler, intérieurement, leur pensée ; mais ils ne peuvent plus la verbaliser extérieurement, puisqu'ils sont privés de leur appareil vocal spécifiquement humain [29]. Dans les *Métamorphoses* d'Apulée, Lucius, métamorphosé en âne, voudrait parler (*uolui dicere*) et appeler au secours (*proclamare*), mais il n'y arrive pas (*enuntiari non potui*) parce que sa bouche, transformée en large gueule aux babines flasques, ne lui permet plus d'articuler des syllabes et des mots. Tout ce qu'il réussit à sortir, c'est un puissant '*O*', à l'intensité sonore bien trop importante pour un humain : *processit 'O' tantum, sane clarum ac ualidum, et asino*

28. Apulée, *Met*. 3, 24, 6.

29. Frédérique Biville, « La production de la voix. Anatomie-physiologie des organes phonateurs dans les textes latins », dans Armelle Debru, Bernard Jacquinod et Nicoletta Palmieri (eds), *Docente Natura, Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 2001, p. 14-42.

*proprium* [30]. Ovide a très bien décrit les phases de transition qui transforment la voix humaine, articulée, en voix animale. La voix parlée de la nymphe Ocyrhoé (*talia dicenti*) perd peu à peu de son intelligibilité (*intellecta parum*) quand s'amorce le processus de sa métamorphose en cavale (*Hippe*) : les mots ne sont plus identifiables (*confusa uerba*) ; bientôt ce ne sont plus des mots (*nec uerba quidem*) mais quelque chose d'hybride, qui ressemble à une voix chevaline sans l'être tout à fait encore (*nec equae sonus…sed simulantis equam*) ; enfin, ce sont clairement des hennissements qu'elle émet (*certos edidit hennitus*). Le processus de transformation est achevé [31].

## 2. L'épreuve des faits : une dichotomie moins radicale

Si un tel processus est envisageable dans un univers fictif, c'est bien parce que la frontière entre l'humanité et l'animalité, surtout pour les animaux qui possèdent une voix, n'est pas aussi radicale que veut le faire croire la *doxa*, d'obédience essentiellement stoïcienne, que diffusent les textes. Non seulement il y a, à l'intérieur même du langage humain, une part de *uox confusa*, mais de plus, le langage n'a pas été également imparti à tous les humains, et la diversité des langues parlées dans le monde instaure de fait un sérieux frein à la communication inter-linguistique en établissant des barrières entre les humains eux-mêmes.

### 2.1. La *uox confusa* humaine

Le langage verbal, articulé, n'est pas la seule médiation qu'utilisent les hommes pour communiquer entre eux. Ils s'expriment aussi par tout un langage corporel ('paraverbal'), également complexe, qui complète et renforce le langage verbal, mais qui peut aussi venir se substituer à lui : la communication humaine est *multicanale*. La voix, en tant que phénomène physique, matériau sonore, est déjà en elle-même signifiante, porteuse de sens, dans tous les paramètres acoustiques et rythmiques qu'elle véhicule, intensité, modulations, courbes mélodiques, pauses [32]. Elle est le siège privilégié de l'expression des émotions. Les perturbations langagières entraînées par la colère, par exemple, n'ont rien à envier aux phénomènes de régression décrits dans les mythes de métamorphoses. Elles révèlent et réveillent 'la bête' qui sommeille au fond de chaque individu. Sénèque l'a fort bien décrit : « Aux gémissements et aux rugissements (*gemitus mugitusque*) se mêlent des bribes de phrases (*sermo praeruptus*) aux mots indistincts (*parum explanatis*

30. Apul., *Met*. 3, 29, 3 : *"*O*" quidem tantum disertum ac ualidum clamitaui, reliquum autem Caesaris nomen enuntiare non potui*, « je ne réussis qu'à pousser un "*O*", bien clair et puissant, mais le reste, le nom de César, je n'arrivai pas à le prononcer ». 8, 29, 5 : *"*Porro Quirites*" proclamare gestiui, sed uiduatum ceteris syllabis ac litteris processit "*O*" tantum sane clarum ac ualidum et asino proprium, sed inopportuno plane tempore*, « j'essayai de crier "*Au secours, Quirites*", mais seul réussit à sortir, privé des autres syllabes et lettres, un "*O*" particulièrement retentissant et puissant, comme peut en pousser un âne, mais particulièrement inadapté à la situation ».

31. Ovide, *Met.* 2, 665-669 : *Talia dicenti pars est extrema querellae | intellecta parum confusaque uerba fuerunt. | Mox ne uerba quidem nec equae sonus ille uidetur, | sed simulantis equam ; paruoque in tempore certos | edidit hinnitus*.

32. Frédérique Biville, « La voix signifiante », dans Jacqueline Dangel et Claude Moussy (éds), *Les Structures de l'oralité en latin*, Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 1997, p. 147-154.

*uocibus)* » [33]. Le langage signifiant, fait d'unités distinctives identifiables, laisse place à une voix de type animalier (*mugitus*), une *uox confusa, tamen significans*, « une voix confuse, mais néanmoins signifiante » [34].

Comme exemples de ce qui, dans la voix humaine, ne s'écrit pas (*non possunt scribi*) mais qui est pourtant porteur de sens (*intelleguntur tamen*), Priscien cite les sifflements et les gémissements (*sibili hominum et gemitus*) [35]. Le signifié des sifflements est à apprécier en fonction des circonstances propres à chaque situation de communication : sifflements admiratifs (*hui ! babae !*, Plt., *Pers.* 806), en particulier au passage d'une jolie fille (*sibilent*, Plt., Merc. 407), ou sifflements dépréciatifs, associés à des injures (*sibilis*, *conuiciis*) à l'occasion d'une prestation théâtrale décevante : *Eros a scaena non modo sibilis sed etiam conuiciis exploditur* (Cic., *Amer.* 30), « l'acteur Eros est chassé de scène, non seulement sous les sifflets, mais aussi sous les injures ». Le sifflement est ainsi traditionnellement associé au serpent, et perçu comme une manifestation sauvage et effrayante. On ne sera pas surpris de constater que ce lexique, commun aux hommes et aux animaux, repose souvent sur des bases imitatives, onomatopéiques (*sibilare*, *sifilare*) : il reproduit la réalité sonore du bruit émis.

*Interiectiones : uoces inconditae*

À l'intérieur même du langage verbal, il existe une catégorie de mots qui ne s'analysent pas comme les autres parties du discours et qui n'obéissent pas aux mêmes règles de formation, ce qui n'a pas empêché les Romains d'en faire une partie du discours (*pars orationis*) à part entière. Ce sont les interjections, qu'ils définissent comme des *uoces inconditae*, des mots non construits, non conventionnels, mais qui font pourtant sens : *interiectio est pars orationis affectum mentis significans uoce incondita*, « l'interjection est une partie du discours qui traduit les émotions de l'esprit dans des mots informels » [36]. Les interjections se déploient dans toute la gamme des émotions (*significat mentis affectum*), par exemple '*o*' pour la douleur, '*ua*' pour la joie [37]. Elles n'ont pas de forme orale fixe, on peut faire varier leur durée et leur l'intonation en fonction des sentiments à exprimer : *uah* (« ouah ! »), avec intonation montante, pour exprimer la joie (*laete*) ; *uae* (« ah… »), avec intonation descendante, pour exprimer la tristesse (*maeste*) [38]. Les interjections présentent donc la particularité de ne pas être de la *uox articulata*, tout en étant siginifiantes et intégrées dans le langage humain.

33. Sén., *De ira* 1, 4 : *gemitus mugitusque et parum explanatis uocibus sermo praeruptus*.

34. Pompeius in Donatum, GL 5, 281, 7.

35. Prisc., GL 2, 5, 12-13 : *quae non possunt scribi, intelleguntur tamen, ut sibili hominum et gemitus*.

36. Diomède, GL 1,419,2. Cf. Frédérique Biville, « Le statut linguistique des interjections en latin », dans Hannah Rosén (ed.), *Aspects of Latin*, *Papers from the Seventh International Colloquium on Latin Linguistics, Jerusalem, 19-23 April 1993*, Innsbruck, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 1996, p. 209-220. Frédérique Biville, « La syntaxe aux confins de la sémantique et de la phonologie : les interjections vues par les grammairiens latins », dans Pierre Swiggers et Alfons Wouters (eds), *Syntax in Antiquity*, Leuven, Peeters, 2004, p. 227-239.

37. Pomp., GL 5, 281, 6-7 : *Si uelis dicere 'o', uox est quaedam confusa, tamen significans dolorem. '*Va*' uox est quaedam confusa, tamen significans laetitiam*.

38. Sergius, GL 4, 489, 13-15 : *Dicis '*uah *mortuus est Achilles', ostendisti quod hoc* laete *feras. Item dixisti '*uae *mortuus est Achilles', ostendisti quod* maeste *feras*.

### 2.2. *Muti homines*

Mais il ne suffit pas d'appartenir au genre humain pour en maîtriser automatiquement le langage articulé. Le jeune âge, diverses situations de handicap ou de domination sociale, peuvent rendre les hommes *muti*, au même titre que les *mutae bestiae*. Les esclaves préposés au service de la table sont contraints de rester bouche close (*labra uinciuntur*), de n'émettre aucun bruit pendant toute la nuit : *muti perstant* [39]. Il y a aussi ceux à qui on coupe la langue (*elinguis*, *elinguatus*), pour les punir d'avoir trop parlé, ou pour les empêcher de parler.

Les êtres *muti*, privés du langage, mais non de la voix, ce sont d'abord les petits enfants, les *in-fa-ntes*, qui ne parlent (*fari*) pas encore, les bébés, qui, en dehors des pleurs, n'émettent que des vagissements (*uagire*), des bruits indistincts (*murmurare*) et des lallations (*lallare*), tous termes délocutifs dérivés de bases onomatopéiques, mimétiques de la réalité sonore qui est produite : *infantes pueri, mutae enim bestiae, paene loquuntur* (Cic., *Fin.* 1, 71). Ces bases présentes dans le langage enfantin ont pu aussi servir à dénommer des cris d'animaux, ou à dénoter un babillage futile, vide de sens. *Vagire* c'est, à proprement parler, 'faire *wa*' (pour nous, ce serait plutôt faire 'ouin, ouin'). Varron évoque un dieu *Vaticanus* qui devrait son nom au fait qu'il veille sur les premières émissions vocales des nouveau-nés [40]. *Vauato* désigne chez Pétrone (63, 8) un poupon de paille. Mais *uagire* est aussi utilisé pour le cri des chevreaux [41] et des lièvres [42]. *Murmurare* appartient à la même base *mu-* que *mutus*, *mussare*, 'grommeler' et, dans le monde animal, *mugire*, 'beugler', et *mugilare*, cri de l'onagre [43]. La base impressive à redoublement *la-la-*, base 'audio-motrice', pour reprendre la terminologie de Jacques André [44], est utilisée pour chanter et pour bercer. Elle reproduit le babil et les gazouillis des jeunes enfants, ainsi que le langage 'bébé' employé par mimétisme par les nourrices. On la retrouve, par voie d'emprunt au grec λαλεῖν [45], dans des noms propres féminins qui évoquent tout autant le charme de la voix que le vide des propos : *Lala,* devenue en latin *Lara*, mère des Lares, dans le récit étiologique d'Ovide [46] ; *Lalage*, bien attesté en épigraphie et dans la tradition poétique [47] ; Λαλαγεῦσα, la

39. Sen., *Epist.* 47, 3 : *at infelicibus seruis mouere labra ne in hoc quidem ut loquantur licet […] nocte tota ieiuni mutique perstant*. Amm. Marc. 23, 6, 80 : *nec ministranti apud eos famulo mensaeque adstanti hiscere uel loqui uel spuere … labra omnium uinciuntur*.

40. Varr. *ap.* Gell. 16, 17 (cf. Aug., *ciu.* 4, 8) : *Vaticanus deus nominatus penes quem essent uocis humanae initia, quoniam pueri, simul atque parti sunt, eam primam uocem edunt quae prima in 'Vaticano' syllabast, idcircoque 'uagire' dicitur, exprimente uerbo sonum uocis recentis*.

41. Enn., *Ann.* 531V ap. Varr., *LL* 7, 104. Mart. 3, 58, 37.

42. Anth. 762, 60.

43. Suet., frgt 161 p. 248, 2 : *onagrorum est mugilare*. Anth. 762,53.

44. Jacques André, *Les Mots à redoublement en latin*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 26.

45. Eupolis ap. Gell. 1, 15, 12 : λαλεῖν ἄριστος, ἀδυνατώτατος λέγειν, « très fort pour jacasser, mais tout à fait incapable de parler ».

46. Ov., *Fast.* 2,599-615. Heikki Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom: ein Namenbuch*, Berlin, de Gruyter, 1982, II, p. 770-771, s.u. *Lala*.

47. Hor., *Od.* 1, 22, 23 : *dulce ridentem Lalagen amabo | dulce loquentem*. H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom…*, *op. cit*. [n. 46], I, p. 615.

'babillarde', est pour Cicéron la lettre d'Atticus qui, telle l'hirondelle gazouillante (*garrula hirundo*), arrive avec le printemps [48].

*Les troubles du langage*

Il y a aussi tous ceux à qui, pour des raisons diverses, d'ordre psychique ou physique, la nature refuse le don de la parole (*loqui non possunt*), les *muti* et *surdi*, les sourds-muets. Ils ne sont pas totalement muets, mais ils ne peuvent émettre que des sons non distinctifs (*incertae uocis*), dépourvus de signification (*intellectum non habet*)[49]. Les textes montrent que certains enfants apprennent ainsi à s'exprimer dans d'autres systèmes sémiotiques, comme la gestuelle de l'art du mime[50] ou l'expression picturale [51]. Il y a aussi les dysfonctionnements langagiers (*oris uitia*), les troubles de l'élocution qui transforment la *uox articulata* humaine en *uox confusa* : les *blaesi* mettent à mal la fonction discriminante des unités linguistiques en substituant les consonnes les unes aux autres, *r* et *l* en particulier ; les bègues (*balbus*, *balbuttire*, *bambalus*, *batulus*, μογίλαλος), butent sur les syllabes, ce qui entrave la continuité du flux articulatoire (*uix explicant*) et son décodage par l'interlocuteur [52]. À voir leur fréquence d'évocation dans les textes, y compris dans les textes juridiques, ces troubles du langage semblent avoir été particulièrement fréquents (et non traités), ce qui posait sans doute bien des problème dans une civilisation qui était en majeure partie une civilisation de l'oralité. Il y a enfin tous ceux qui 'délirent', par folie, ou sous le prétexte de tenir un langage inspiré, prophétique. Le fou (*fatuus*) parle (*fari*), mais comme il n'a pas la raison (*non intellegit*), les autres ne comprennent pas ce qu'il dit, pas plus qu'il ne comprend ce que disent les autres [53]. Cette absence de raison, et par conséquent de langage, les met sur le même plan que les jeunes enfants et les animaux (*pecoribus*) [54].

## 2.3. L'incompréhension inter-linguistique

Il est encore un domaine dans lequel se manifeste l'incapacité du langage articulé à pouvoir assurer la fonction de communication (*commercium linguae*) qu'on attend de lui : c'est celui de la méconnaissance des langues, à commencer par la langue qu'on est censé devoir parler. Pour Isidore

48. Cic., *Att.* 9, 18, 3 : *expecto equidem* λαλαγεῦσαν *illam tuam*. 10, 2, 1 : λαλαγεῦσα *iam adest*. Il s'agit d'une évocation d'une épigramme de Léonidas de Tarente (*A.P.* 10, 1).

49. Non. 9, 16-17 : *'mutus' onomatopeia est incertae uocis, quasi mugitus. Nam 'mu' sonus est proprie qui intellectum non habet*. Frédérique Biville, « Pathologie de la voix », dans Guy Sabbah et Armelle Debru (éds), *Nommer la Maladie*, *Recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 1998, p. 63-81.

50. Ammien Marcellin 24, 4, 26 : *mutum puerum oblatum sibi suscepit gesticularium, multa quae callebat nutibus uenustissimis explicantem*, « il garda pour lui un petit esclave muet, pantomime, qu'on lui présenta, et qui excellait à faire entendre toute sorte de choses par les mimiques les plus gracieuses ».

51. Pline, *nh* 35, 21 : *Q. Pedius…natura mutus esset ; Messala orator…picturam docendum censuit*.

52. Celse 5, 26, 31E : *alii, quamuis mentis suae compotes sunt, balbutiendo tamen uix sensus suos explicant*. Cf. Fr. Biville, « Pathologie de la voix », *art. cit.* [n. 49].

53. Isid., *Et.* 10, 103 : *Fatuus ideo existimatur dictus quia neque quod fatur ipse neque quod alii dicunt intellegit*.

54. Hier., *Epist.* 131, 17 : *Quidam uero tantae sunt fatuitatis ut non multum a pecoribus differant, quos 'moriones' uulgo uocant*.

(*Et.* 9,1,10), cette absence de maîtrise de sa propre langue (*propriae linguae caret notitiam*) ravale l'homme au-dessous des animaux pourtant dépourvus de raison (*animalium brutorum deterior*) : eux, au moins, n'ont pas à acquérir le cri propre à leur espèce (*propriae uocis clamorem*), ils le possèdent naturellement [55].

Quant aux langues étrangères, le problème n'est pas tant de les parler (*loqui*, compétence active), que de les comprendre (*intellegere*, compétence passive) : le point de vue des textes est essentiellement romanocentriste. Le constat est accablant pour la soi-disant supériorité que confère à l'homme le langage : *surdi sumus*, « nous sommes des sourds-muets », dit Cicéron [56] ; « la diversité des langues est si grande, qu'un étranger fait à peine figure d'homme vis-à-vis d'un autre étranger » (*paene non sit hominis uice*, Pline l'Ancien) [57] ; « la différence de langue rend l'homme étranger à l'homme » (*hominem alienat ab homine*), « les animaux (*muta animalia*) sont plus sociables entre eux, même entre espèces différentes », et le summum, « l'homme est plus à l'aise avec son chien (*cum cane suo*) qu'avec un étranger (*cum homine alieno*, Augustin) [58]. Si l'on ne connaît pas le code qui permet de donner un sens aux sons perçus (*uirtutem sonis*), le langage ne dépasse pas le stade de la simple production vocale. Ce matériau phonique est perçu comme dissonant (*dissona*) et discordant (*discordia*), parce que les sonorités sont différentes de celles de son propre langage, et parce qu'elles ne permettent pas d'accéder à un sens [59]. Ainsi naît la catégorie du *barbarus*, dans laquelle tout un chacun est susceptible d'entrer dès lors qu'il est confronté à une langue qui lui est étrangère. Cette catégorie intermédiaire entre l'homme et l'animal renvoie à un état inférieur du langage et aux articulations les plus primitives qui soient, l'articulation bilabiale en *ba-*, qui est celle du bredouillement (*balbus*, *batulus*), de la stupidité (*baba*, *baburrus*), du langage vide (*babire*, *babulus*), et que l'on retrouve dans le cri de la brebis (*balare*) [60]. Face à cet échec de la communication verbale, il ne reste qu'une solution, recourir au geste (*per gestum*), comme le font les enfants qui ne parlent pas encore (Lucrèce) [61]. Si le geste peut, aux dires de Quintilien (11,3,87), être considéré comme le seul langage universel (*omnium hominum communis sermo*), il s'agit toutefois d'une réduction bien drastique de toutes les fonctionnalités qu'offre le langage (six, d'après

55. Isid., *Et.* 9, 1, 10 : *Quid aliud putandus sit nisi animalium brutorum deterior ? Illa enim propriae uocis clamorem exprimunt, iste deterior qui propriae linguae caret notitiam*.

56. Cic., *Tusc.* 5, 116 : *Omnesque item nos in linguis quas non intelligimus, quae sunt innumerabiles, surdi profecto sumus*.

57. Plin., *nat.* 7, 7 : *tanta loquendi uarietas ut exterus alieno paene non sit hominis uice*.

58. Aug., *ciu.* 19, 7 : *linguarum diuersitas hominem alienat ab homine […] facilius sibi muta animalia, etiam diuersi generis, quam illi, cum sint homines ambo, sociantur […] libentius homo sit cum cane suo quam cum homine alieno*.

59. Paul, Vulg., *Cor.* 1, 14, 11 : *si nesciero uirtutem sonis, ero ei cui loquor barbarus, et qui loquitur, mihi barbarus*. Virg., *Aen.* 2, 423 : *ora sono discordia*. Lucan. 3, 289 : *tam dissona uulgi ora*.

60. Frédérique Biville, « Voix étrangères dans la littérature latine », dans Marie-Françoise Marein, Patrick Voisin, Julie Gallego (eds), *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 581-592.

61. Lucr. 5, 1030-1032 : *ipsa uidetur | protrahere ad gestum pueros infantia linguae, cum facit ut digito quae sint praesentia monstrent*.

Jakobson [62] et des fabuleuses possibilités qu'il ouvre à l'homme — encore faut-il que ce langage soit bien maîtrisé.

La caricature que dresse Sénèque dans l'*Apocoloquintose* (5, 2-4) de l'empereur Claude arrivant au ciel, accumule les traits négatifs de la stupidité, des troubles de l'élocution, de l'étranger et de l'animalité, qui font douter du statut humain du personnage : « On lui a demandé de quel pays il était : il a répondu je ne sais quoi, avec des sons confus (*perturbato sono*) et d'une voix indistincte (*uoce confusa*). On ne comprend pas la langue qu'il parle : il n'est ni Grec, ni Romain, ni d'aucune nation connue […] Sa voix n'est celle d'aucune créature terrestre ; elle est rauque et indistincte (*raucam et implicatam*) comme celle des monstres marins […] Mais en fin de compte, à y regarder de plus près, il avait tout de même l'air d'un homme (*quasi homo*) » [63].

## 3. Langage humain et 'langages' des animaux

Par-delà la radicalisation de positions, essentiellement stoïciennes, qui, sur le critère de la raison et du langage, établissent une frontière entre l'humanité et l'animalité, force est donc de constater qu'il existe des zones d'intersection dans lesquelles le langage humain rejoint les productions vocales des animaux, que ce soit dans l'évocation de la phylogenèse du langage, ou par le biais de transferts et d'assimilations qui ramènent l'homme au niveau de la bête. C'est ce qu'illustrent, entre autres, les fréquents transferts lexicaux, par métaphore, de l'animal à l'homme, dont Varron a donné plusieurs exemples au livre VII du *De lingua Latina*, ou encore, les interprétations animalières de la physiognomonie antique [64].

### 3.1. L'intégration des voix animales dans le langage humain

L'homme a le pouvoir de reproduire la *uox confusa* des animaux et de l'intégrer dans son propre langage, sous la forme de sons bruts (cris onomatopéiques) ou de lexèmes verbaux et nominaux [65]. Le coassement de la grenouille, par exemple, est évoqué par des termes génériques tels que *clamare* (*clamor*), *strepere*, *garrire* (*garrula*), *uocales*, et, plus concrètement et plus spécifiquement, par l'onomatopée *coax* et le verbe délocutif *coaxare*,

62. Roman Jakobson, « Closing Statement: Linguistics and Poetics », dans Thomas A. Sebeok (éd.), *Style in Language*, Cambridge [MA], The M.I.T. Press, 1960, p. 350-377 (traduction française par Nicolas Ruwet, « Linguistique et poétique », dans Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, I, Paris, Éditions de Minuit, 1963). Signalons la dernière née, fictionnelle : *La Septième Fonction du langage. Polar sémiologique*, de Laurent Binet, Paris, Grasset, 2015.

63. Sén., *Apoc.* 5, 2-4 : *Quaesisse se cuius nationis esset : respondisse nescio quid perturbato sono et uoce confusa. Non intellegere se linguam eius : nec Graecum esse nec Romanum, nec ullius gentis notae […] uocem nullius terrestris animalis sed, qualis esse marinis beluis solet, raucam et implicatam […] Diligentius intuenti uisus est quasi homo*.

64. Varr., *LL* 7, 103-104. *Traité de Physiognomonie*, texte établi, traduit et commenté par Jacques André, Paris, CUF, 1981 (2003). Frédérique Biville (à paraître), « Le bestiaire des voix humaines », dans Anne-Isabelle Bouton-Touboulic (éd.), *Magna uoce. Effets et pouvoirs de la voix dans la philosophie et la littérature antiques*, Paris, Classiques Garnier.

65. Wilhelm Wackernagel, *Voces uariae animantium. Ein Beitrag zur Naturkunde und zur Geschichte der Sprache*, Bâle, Buhnmaiern, 1869.

« coasser » [66]. Il en est de même pour le croassement du corbeau, *cra*, lexicalisé sous diverses variantes verbales délocutives : *crocire*, *crocare*, *crocitare*, *cacerrare*, *cracare*, *cracerrare* [67]. Les textes latins font rarement entendre les 'harmonies brutes' des cris animaliers, et quand ils le font, c'est par le biais de jeux sur la langue, ainsi lorsque Plaute évoque le cri de la chouette, '*tu, tu'* [68], Horace celui du coucou, '*cu, cu*' [69], Pétrone celui du coq, '*coco coco'* [70], Augustin celui du corbeau, '*cra, cra*' (réinterprété en '*cras, cras*', 'demain', pour stigmatiser les procrastinateurs) [71], ou encore lorsqu'Ovide imite, dans les sonorités et les rythmes de ses vers, le coassement des paysans lyciens transformés en grenouilles pour avoir outragé Latone [72]. Ces cris animaliers constituent pour Priscien le quatrième et dernier type de voix qu'il répertorie, celles qui peuvent s'écrire (*scribantur*), mais qui ne sont pas articulées (*inarticulatae*) parce qu'elles ne sont pas porteuses de sens (*nihil significent*) [73], ce qui est maintenant, à juste titre, remis en question par la science moderne.

Il existe par contre en latin un très riche lexique de cris animaliers, dont l'énumération et l'apprentissage devaient faire partie de la tradition scolastique, si l'on en juge par les catalogues qui nous sont parvenus, sous la forme brute de lexiques (Suétone) ou, plus élaborée, de poème (*Anthologie latine*), qui énumèrent le cri propre à chaque espèce animale : *leonum est fremere uel rugire*, « les lions grondent ou rugissent », *tigridum, rancare*, « les tigres feulent », etc. [74]. Ces formes lexicalisées ne peuvent, évidemment, donner à entendre toute la diversité et la complexité des voix animalières, ce qui est maintenant plus abordable, grâce à des matériels d'enregistrement sophistiqués qui permettent même d'écouter ce qui est inaccessible à l'oreille humaine, comme les basses fréquences des cétacés ou les ultra-sons des chauves-souris. Ces formes ne peuvent pas non plus donner une représentation exacte des cris animaliers, puisque leur formalisation en langage humain les contraint à s'adapter aux structures morpho-phonologiques propres à chaque langue. On sait très bien que le coq ne fait pas '*cocorico*' dans toutes les langues. Ce qui est universel, c'est l'itération de l'armature consonantique. En latin même, on trouve, en dehors de *coccus* et du *coco coco* pétronien, *Cicirrus*, *cucurru* et *cucurrire* [75].

66. Seru., *ad Aen.* 7, 16 : *ruditus proprie est clamor asinorum, sicut grunnitus porcorum, ranarum coax, quae nomina a sono uocis constat esse composita*. Fest. 312, 21-22 : *quaxare [= coaxare] ranae dicuntur cum uocem emittunt*.

67. J. André, *Les Mots à redoublement…*, *op. cit.* [n. 44], p. 22, 30, 92, 108.

68. Plt., *Men.* 654. Cf. aussi *cucubire*, 'ululer', Suet., frgt 161, p. 252, 1. Carm. Philom., Anth. 762,40 (var. *tutubare*), et *ululare* (passim).

69. Hor., *Sat.* 1, 7, 31 (et Porphyrion *ad loc*.) : *magna compellans uoce 'cuculum'*. Plin., *nat.* 18, 249 : *per imitationem cantus alitis temporariae quam 'cuculum' uocant*. Varr., *LL* 5, 75 : *ab suis uocibus… cuculus*. Suet., frgt p. 252 : *cuculorum cuculare*.

70. Frédérique Biville, « *Et tu cum esses capo, coco coco* (Pétr. 59,2). Métaphores et onomatopées animalières dans le *Satiricon* 57-59 », *Latomus* 55, 1996, p. 855-862.

71. Aug., *Serm.* 82, 14 : *cras cras, corui uox*. Cf. encore 61,4 et 224,4.

72. Ov., *Met.* 6, 374-378 : *quamuis sint sub aqua, sub aqua maledicere temptant* (375).

73. Prisc., GL 2,5,14-15 : *quamuis scribantur, tamen inarticulatae dicuntur, cum nihil significent, ut 'coax', 'cra'*.

74. Suétone, *Fragmenta*, Prata X, *De naturis animantium*, p. 246-265 Reifferscheid ; *Carmen de Philomela*, Anthologie Latine 161.

75. J. André, *Les Mots à redoublement…*, *op. cit.* [n. 44], p. 30.

Quelles que soient les lacunes et les approximations de ces représentations, elles n'en restent pas moins 'parlantes', si l'on peut oser ce jeu de mots. Ce lexique possède ses propres structures linguistiques, en particulier le redoublement (*ul-ul-are*, 'hurler', par exemple), comme l'a bien montré Jacques André [76]. Elles rendent compte de l'étonnante complexité de certaines vocalisations, ainsi de la série des noms et cris d'oiseaux dérivés d'une base imitative *tri-*, à redoublement brisé : *tri-ssare*, *tri-t(t)ilare*, *te-tri-nnire*, *te-tri-ss-itare* [77]. En dehors de la musique (on songe entre autres au *Catalogue d'oiseaux*, d'Olivier Messiaen), ou de la virtuosité d'artistes siffleurs, on ne saurait mieux rendre, par la *uox articulata* humaine, les trilles aiguës, délicates et modulées, et les rythmes répétitifs de ces chants d'oiseaux qui, par homologie avec le langage humain, peuvent être analysés comme une combinaison de sons, de syllabes et de phrases.

### 3.2. Les animaux parlants

*La fiction d'une 'symphonie' primitive. Les* prodigia *et les* mirabilia

L'homme reproduit les cris et les chants des animaux en les transformant en langage. Mais certains animaux savent aussi utiliser les capacités vocales qui leur sont propres pour s'exprimer dans le langage des hommes, ce qui est nettement plus troublant. Faire parler les animaux relève d'un vieux fantasme, qui renvoie à un âge d'or de l'humanité où il n'y avait pas de barrières entre les espèces, et où tous pouvaient s'exprimer et communiquer entre eux dans une vaste « symphonie » chorale primitive de la nature universelle. Le thème devait être usuel dans les écoles de rhétorique. On le trouve développé par exemple dans le prologue des *Fables* de Babrius ou dans la lettre XXIX d'Ausone. Seule la fiction permet de transgresser ce rêve utopique où la parole serait libre, et la langue, la même pour tous.

Toutefois, les textes ne manquent pas d'évoquer les prodiges et les *mirabilia* d'animaux qui parlent comme les hommes. Les *Annales* antiques, relayées par les historiens, Tite-Live en particulier, font état, dans les périodes troublées, de bovins qui auraient parlé (*bouem locutum*), en disant par exemple : « *Roma, caue tibi !* », « Rome, prends garde à toi ! » [78]. Pline signale aussi les cas, exceptionnels, d'un coq (*gallinaceum*) et d'un chien (*canem*) qui auraient parlé (*locutum*), et d'un serpent qui aurait aboyé (*serpentem latrasse*) [79]. Nous sommes là dans un univers de croyance, irrationnel, où, dans des périodes de crise, tout ce que ne permet pas la nature, ne serait-ce que par l'absence d'un appareil phonateur adéquat chez l'animal, devient possible. Du domaine des *mirabilia* relève le cas des hyènes (*hyaena*, *c(o)rocotta*), qui auraient la capacité d'imiter le langage humain (*sermonem humanum imitare*), une capacité perverse qui consisterait à mémoriser les noms des bergers et à les appeler, pour les faire sortir des étables et s'attaquer

76. J. André, *Les Mots à redoublement…*, *op. cit.* [n. 44], et « Onomatopées et noms d'oiseaux en latin », *BSL* 61, 1966, p. 146-156.

77. J. André, *Les Mots à redoublement…*, *op. cit.* [n. 44], p. 33.

78. Liu. 35, 21, 4-5.

79. Plin., *nat.* 10, 50 : *locutum gallinaceum*. 8, 153 : *canem locutum… et serpentem latrasse*.

à eux et à leurs animaux. Pure affabulation (*mira*), dit Pline [80], tout comme, de nos jours, le soi-disant 'rire' de la hyène, qui n'a rien d'humain, si ce n'est une homologie, une vague ressemblance acoustique avec le rire de l'homme.

*Les oiseaux parleurs*

Mais il est aussi des faits indéniables, confirmés par l'expérience. C'est le cas des oiseaux parleurs (*aues humano sermone uocales*) [81], si en vogue au début de l'Empire, ceux à qui « la Nature a accordé le noble don du langage » (*nobile fandi ius*) [82] : les corvidés, corneilles, corbeaux, pies et perroquets, mais aussi les geais, les étourneaux et les grives. Ces oiseaux ont leur cri propre (*uox propria*), dont le chant (*cantus*, *canere*) peut être utilisé comme présage ; mais ils ont, de surcroît, la capacité de parler (*loqui*, *loquacitas*) en utilisant le langage des hommes (*sermo humanus*) [83]. Ils articulent parfaitement (*articulant*), surtout les pies (*expressior loquacitas*), ce qui ne les empêche pas de pouvoir présenter, comme les humains, des troubles du langage, ainsi du perroquet de Corinne, qui zozotait comme sa maîtresse (*blaeso sono*) [84]. L'illusion vocale est telle que, si on ne les voit pas, on les prend pour des hommes (*hominem putes*) [85]. Ils utilisent les mots des hommes (*uerba nostra*) et ils les agencent en phrases (*contexta uerba*) plus ou moins étendues (*longiore contextu*), et cela dans les deux langues (*Graece ac Latine*) [86]. Leur capacité langagière s'exerce dans deux domaines privilégiés, la salutation (*coruus salutator*, *pica salutatrix*), par exemple : « *Aue, Caesar, uictor, imperator* » [87], et les gros mots mêlés aux injures (*conuicia*, *maledicta*) [88].

Ces oiseaux parlent-ils vraiment ? Leur langage est présenté comme un artefact, une imitation (*imago*, *imitari*) obtenue à grand renfort de dressage (*docere / discere*) et de répétition (*dictare, adsuefacere*) [89]. Ils ne parlent pas, ils ne font qu'imiter la parole (*Chrysippus negat loqui, sed ut loqui*) ; comme pour les enfants, leurs mots ne sont pas des mots (*uerba non uerba esse*) parce qu'ils ne sont pas placés, agencés (*loqui / non locentur*) [90].

80. Plin., *nat.* 8, 106 : *hyaena sermonem humanum inter pastorum stabula adsimulare, nomenque alienum addiscere, quem euocatum foris laceret*. 8, 107 : *corocottam similiter uoces imitantem hominum pecorumque*.

81. Plin., *nat.* 10, 141. Cf. Plin., *nat.* 10, 117-123, 141-142. Stat., *S.* 2, 4. Apul., *Fl.* 12. Macr., *Sat.* 2, 29-30.

82. Stat., *S.* 2, 4, 16-17 : *doctae…aues quis nobile fandi | ius natura dedit*.

83. Plin., *nat.* 10, 119 : *sermonem imitantur humanum*. Apul., *Fl.* 12, 3 : *sermonem nostrum*. Pers., *Chol.* 9 : *uerba nostra*.

84. Apul., *Fl.* 12, 6 : *uerba hominis articulant*. Plin., *nat.* 10, 118 : *expressior loquacitas*. Ov., *Am.* 2, 6, 23-24 : *reddebas blaeso tam bene uerba sono*.

85. Apul., *Fl.* 12, 7 : *uocem si audias, hominem putes*.

86. Plin., *nat.* 10, 124 : *plura contexta uerba exprimens*. Macr., *Sat.* 2, 30 : *Superfuit coruo memoria ut et illa quibus dominum querentem solebat audire subtexeret : « Opera et impensa periit ».* Plin., *nh* 10, 120 : *sturnum, item lusciniae Graece ac Latine sermone dociles… et in diem noua loquentes, longiore etiam contextu*.

87. Macr., *Sat.* 2, 29. Cf. aussi Plin., *nat.* 10, 121. Petr. 28, 9. Mart. 7, 87, 6. 14, 76, 1, etc.

88. St., *S.* 2, 4, 15. Apul., *Fl.* 12, 8-9.

89. Ov., *Am.* 2, 6, 38 : *ille loquax humanae uocis imago*. Plin., *nat.* 10, 118 : *specie sermonis humani*. Ov., *Am.* 2, 6, 63 : *ora…plus aue docta loqui*. Apul., *Fl.* 12, 5 : *ad disciplinam humani sermonis*. 12, 3 : *cum sermonem nostrum cogitur aemulari*. Macr., *Sat.* 2, 30 : c*oruus cœpit dicere dictatam [salutationem]*. Plin., *nat.* 10, 121 : *mature sermoni adsuefactus*.

90. Varr., *LL* 6, 56 : *Chrysippus negat loqui, sed ut loqui … uerba non esse uerba, quod non locentur*.

Il n'en reste pas moins que ces animaux possèdent la capacité de mémoriser (*memoria*) ainsi que celle de pouvoir produire, en situation d'interlocution, le discours approprié (*subtexeret*). L'anecdote rapportée par Macrobe au sujet d'un corbeau [91], anecdote sans doute inspirée par la propagande impériale, montre qu'ils ont même parfois assez d'à-propos pour entrer dans une relation de dialogue, capacité que Pline reconnaît également aux perroquets (*sermocinantes*). Et effectivement, les recherches contemporaines en éthologie, en particulier celles menées avec le perroquet Alex par l'éthologue Irene Pepperberg, montrent que certaines espèces de perroquets ne se contentent pas de 'faire le perroquet', mais qu'elles savent aussi faire preuve d'intelligence et d'empathie dans leur utilisation du langage humain [92].

### 3.3. Comprendre le 'langage' de l'autre

L'animal n'a pas vocation à reproduire et à utiliser le langage de l'homme, à l'oral, mais aussi à l'écrit, comme certains éléphants étaient dressés à le faire, et ce, dans les langues locales des différents pays [93]. On peut se montrer réservé sur les expérimentations menées ces dernières décennies sur les grands singes, qui ont rendu célèbres le chimpanzé Washoe, le gorille Koko ou le bonobo Kanzi, et qui ont mis en lumière leurs indéniables capacités à communiquer avec les hommes par des symboles, à mémoriser des mots, et à les combiner en séquences. Il n'est pas surprenant que les dauphins aient, dans l'Antiquité, donné matière à des histoires merveilleuses de communication avec les humains [94]. Les expériences menées par Louis Herman avec la femelle dauphin Akeakamai ont montré qu'elle comprenait un langage reposant sur une trentaine de gestes associés à des mots, et qu'elle maîtrisait parfaitement plusieurs centaines de combinaisons de mots, en analysant l'ordre dans lequel ces mots lui étaient proposés, comme « rapporter – cerceau – tube » (rapporter le cerceau sur le tube) ou « rapporter – tube – cerceau » (rapporter le tube sur le cerceau). À défaut de pouvoir parler, certaines espèces animales supérieures, qui vivent dans l'intimité de l'homme, sont aptes à comprendre le langage humain dans certaines de ses fonctions, comme répondre à l'appel de leur nom ou obéir à un ordre, par exemple.

Et qu'en est-il des hommes ? Quand ils sont prêts à admettre que les animaux puissent ressentir des émotions, et avoir une intelligence et une forme de langage, sont-ils aptes à comprendre leur langage ? C'est un vieux rêve de l'humanité que de vouloir communiquer avec les animaux, en particulier avec les oiseaux [95]. Certaines figures mythiques s'y sont essayées, et les éthologues modernes y travaillent activement, en reconnaissant les difficultés et les

91. Macr., *Sat.* 2, 30, voir *supra* [n. 86].

92. On songe, dans la littérature latine, aux adieux du perroquet de Corinne à sa maîtresse, Ov., *Am.* 2, 6, 48 : *Clamauit moriens lingua : "Corinna, uale !"*, « en mourant, ta langue cria : "Corinne, adieu !" ».

93. Pline, *nat.* 8, 6 : l*itterarum ductus Graecarum didicisse solitumque perscribere eius linguae uerbis : "Ipse ego haec scripsi et spolia Celtica dicaui"*. Cf. Élien, *Nat. Anim.* 2, 11. Ov., *Met.* 1, 648 (à propos de la métamorphose de Io en génisse) : *littera pro uerbis, quam pes in puluere duxit*.

94. Plin., *nat.* 9, 24-33.

95. Voir, à l'époque moderne, les romans de Hugh Lofting, publiés en Angleterre à partir de 1920, mettant en scène le Docteur Dolittle.

incertitudes auxquelles ils se heurtent [96]. La question est désormais devenue un phénomène de société. Signalons, 'pour le *fun*', qu'on peut télécharger sur le web, pour la modique somme de 140 euros, un traducteur japonais multilingue de 'langue des chats', le *Meowlingual*, capable de décrypter deux cents miaulements (des mots 'chats'), six humeurs, et vingt émotions félines différentes. Par-delà son caractère ludique et commercial, ce gadget n'en repose pas moins sur une réalité directement observable, qui n'avait échappé ni au philosophe épicurien Lucrèce [97], ni aux usagers de la langue latine : les animaux émettent des cris différents (*uoces uarias*) en fonction des situations dans lesquelles ils se trouvent impliqués et de ce qu'ils ressentent.

> Lucrèce 5, 1056-1061 : *quid in hac re mirabile tantoperest re,| si genus humanum, cui uox et lingua uigeret,| pro uario sensu uaria res uoce notaret,| cum pecudes mutae, cum denique saecla ferarum| dissimilis soleant uoces uariasque ciere,| cum metus aut dolor est, et cum iam gaudia gliscunt,*
>
> « qu'y a-t-il en cela de si extraordinaire que le genre humain, qui disposait de la voix et de la langue, ait donné aux choses des noms divers pour rendre la diversité de ce qu'il ressentait, puisque les animaux, qui n'ont pas la parole, et même les bêtes sauvages, poussent des cris différents selon qu'ils ressentent de la peur ou de la douleur, ou qu'ils sont sous l'emprise du plaisir ».

Lucrèce évoque successivement le cas des chiens, des chevaux et de diverses espèces d'oiseaux, qui réagissent par des cris différents à la diversité des situations qu'ils vivent. Il répertorie ainsi pour les chiens Molosses [98] cinq types de manifestations sonores distinctives (*longe alio sonitu*) correspondant à l'expression de la colère (*fremunt*, *rabie*), aux aboiements d'alerte (*latrant*, *uocibus omnia complent*), aux jappements d'affection à l'égard de leurs petits (*gannitu uocis*), aux hurlements quand ils se sentent abandonnés (*baubantur*) et aux gémissements (*plorantes*) quand ils ont été battus. Les hommes comprennent très bien la signification de ces productions vocales différenciées, puisqu'ils les ont dénommées, dans leur propre langage, par des mots différents, déclinés en de nombreux dérivés : *latrare*, 'aboyer', pour des aboiements sonores ; *baubari,* onomatopéïque ; *garrire*, 'japper' ; *hirrire*, 'gronder' [99], et des termes plus généraux tels que *fremere* ou *plorare*.

Il n'est bien sûr pas question de s'engager ici dans la vaste et difficile question du langage animal [100], ou plutôt, *des* langages des animaux, car, à

96. Antonio Fischetti et Stéphane Quinson, *La Symphonie animale. Comment les bêtes utilisent le son*, Paris, Vuibert, 2007. Uli Pförtner, *Opération Dolittle. La voix des animaux*, Arte Documentaire, Allemagne, 18 avril 2013.

97. Lucr. 5, 1056-1090.

98. Lucr. 5, 1063-1072.

99. PF 90, 9 : *'hirrire' : garrire, quod genus uocis est canis rabiosae*.

100. Jean-Louis Labarrière, « Aristote et la question du langage animal », *Métis* 8,1-2, 1993, p. 247-260. Jean-Adolphe Rondal, *Le Langage : de l'animal aux origines du langage humain*, Sprimont, Mardaga, 2000. Dominique Lestel, « Langage et communication animale », *Langages* 36, nº 146, 2002, p. 91-100. Thorsten Fögen, « Antike Zeugnisse zu Kommunikationsformen von Tieren », *A&A* 53, 2007, p. 39-75. Stephen T. Newmyer, *Animals in Greek and Roman Thought*, *op. cit.* [n. 11], p. 59-70 (« The language of Animals »). Thorsten Fögen, « Animal Communication », dans G. L. Campbell (ed.), *The Oxford Handbook of Animals*, *op. cit.* [n. 6], p. 216-232.

la différence du langage humain, ils sont innombrables et différents, dans leur essence comme dans leurs structures. Dès 1952, Émile Benveniste, dans un article devenu célèbre sur la 'danse des abeilles' [101], avait relancé, en linguistique, le débat sur la relation entre la communication animale et le langage humain. Les éthologues, les bioacousticiens et les zoosémioticiens ont depuis largement fait avancer nos connaissances sur cet univers mystérieux et fascinant, en se fondant sur des approches plus positivistes. Chaque espèce animale possède son propre système de cris (*uox propria*), avec des variantes régionales (des 'dialectes'), qui lui permettent de communiquer avec les individus de la même espèce ou des espèces voisines. Mais la communication peut aussi se faire par des bruits produits par d'autres processus physiques (*sonus*, et non *sonus uocis* ; grec φθόγγος, au lieu de φωνή). Il n'est même pas forcément besoin qu'il y ait son pour qu'il y ait communication ; le corps lui-même est 'parlant', dans les comportements qu'il affiche. La notion de 'langage' s'élargit vers celle de 'communication', verbale ou non verbale, et par là-même elle s'appauvrit, car elle n'est plus susceptible de remplir toutes les fonctions qui sont celles du langage humain et qui lui permettent, en particulier, de penser le monde et de le représenter [102].

Nous évoquerons pour terminer un auteur grec d'époque romaine, du IIIe siècle de notre ère, qui ne figure pas parmi les plus connus ni les plus cités, mais qui est tout particulièrement intéressant pour notre propos et qui se révèle d'une étonnante actualité : le philosophe néoplatonicien Porphyre de Tyr, disciple de Plotin. Dans son traité *Sur l'abstinence de la consommation de la chair des animaux* [103], Porphyre prend l'exact contre-pied des positions stoïciennes pour démontrer, en se fondant sur le point de vue pythagoricien, que l'homme ne doit pas tirer plaisir de ce qui fait du tort à autrui ; or, il est manifeste que l'animal connaît la souffrance (rappelons que, depuis le 28 janvier 2015, l'animal est reconnu dans le Code civil français comme un « être vivant doué de sensibilité ») ; il est aussi capable de mémoire. Toute âme pourvue de sentiment et de mémoire est raisonnable ; l'animal possède donc la raison, et comme il possède aussi la voix, il possède aussi un langage qui, s'il est différent de celui de l'homme, n'a rien à lui envier. L'homme ne le comprend pas, mais il ne comprend pas davantage les langues que parlent les peuples étrangers. La différence est qu'il n'a pas d'interprète à sa disposition pour pouvoir saisir le sens de ces divers langages animaliers.

L'homme possède en propre un langage qu'il est le seul à pouvoir maîtriser dans toutes ses potentialités, et qui lui ouvre des univers qui n'appartiennent qu'à lui. Mais il n'en a pas pour autant accès à d'autres formes d'expression qui sont propres à d'autres espèces du vivant, et que les progrès de la science révèlent peu à peu dans leur richesse et leur complexité. Une belle leçon de relativité et de modestie, qui nous amène à nous interroger sur nos comportements et notre relation à autrui.

101. Émile Benveniste, « Communication animale et langage humain », *Diogène* 1, 1952, p. 1-8 = *Problèmes de Linguistique Générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, p. 56-62.

102. Le problème se pose aussi pour la fonction métalinguistique.

103. Porphyre, *De abstinentia* III, 2-6.